

RENCONTRE. Le jeune cinéma iranien était à l'honneur au Forum des images en novembre.

Iran, la parole déliée



The Silent Majority Speaks de Bani Khoshnoudi (2009).

À l'occasion de la 8^e édition du festival Un état du monde et du cinéma au Forum des images (18-27 novembre), une programmation dédiée au jeune cinéma iranien montrait qu'en dépit des difficultés à filmer librement, un espace de contestation existe bel et bien en Iran, que les cinéastes soient exilés ou vivent sur place. Reza Dormishian, dont *I'm Not Angry!* (2014) et *Lantouri* (2016) étaient présentés au Forum, tacle des sujets tabous avec une vigueur rappelant celle de Lino Brocka, qu'il a découvert adolescent grâce aux vendeurs de VHS illégales qui pullulaient dans les parcs de Téhéran. Il témoigne avec malice du système D de mise pour tourner : « *De la production à la distribution, l'État a la mainmise sur l'ensemble du processus créatif. Il faut un permis de tournage pour chaque film, qui s'obtient sur la base du scénario. Il faut jouer avec la censure même si nous savons rarement comment elle fonctionne. Si on nous refuse l'autorisation, on demande à un ami cinéaste, mieux vu par le gouvernement, de nous donner la sienne. C'est ce que j'ai fait pour Lantouri, lorsque j'ai voulu tourner à la prison d'Evin. Cela dit, j'ai obtenu les permis de tournage pour chacun de mes films et vu les sujets, je ne sais pas pourquoi !* En effet *I'm Not Angry !* a pour héros un étudiant expulsé

de l'université pour ses opinions politiques, quand *Lantouri* part de l'histoire réelle de jeunes femmes défigurées à l'acide pour avoir participé à des manifestations et montre le pourrissement du système judiciaire et médiatique. Mais s'il est possible de tourner de tels films, les montrer reste une gageure : « *I'm Not Angry ! n'est pas sorti en salle, je n'ai pas reçu de permis. Alors que Lantouri, qui à mon sens est plus violent, a connu une petite diffusion en salle.* »

Ce n'est pas le cas du film de Bani Khoshnoudi, *The Silent Majority Speaks* (2009), beau documentaire sur le « mouvement vert » né dans la foulée des élections présidentielles de 2009, qui a vu Ahmadinejad rempiler grâce à une fraude électorale. Bani Khoshnoudi, qui a grandi aux États-Unis puis a vécu en Europe et au Mexique, mélange des images qu'elle a filmées et d'autres postées sur Internet par des anonymes. Le film est passé dans des festivals européens mais n'est pas sorti en Iran. « *Le film a été pris au IDFA à Amsterdam en 2010, explique Bani Khoshnoudi. Ils m'ont proposé de s'occuper du film et de l'envoyer partout dans le monde, ce que j'ai accepté car je ne pouvais pas suivre ce film comme une cinéaste engagée, c'était trop dangereux. C'est seulement*

en 2014, lors des nouvelles élections, que je me suis décidée à mettre mon nom sur le film qui, jusqu'alors, n'était signé que du nom d'un collectif inventé, Le Collectif Silencieux. Je ne voulais plus me cacher. » La joie des Iraniens descendus dans la rue contraste tragiquement avec la violente répression, le film dessinant en creux plus d'un siècle de répressions qui ont culminé sous le shah. « *Nous avions une sensation de déjà-vu en 2009, notamment avec la révolution islamique. Je suis allée chercher dans les archives pour comprendre comment, en Iran, les révoltes se répétaient et aboutissaient toujours à la même impasse.* »

Une préoccupation partagée par Sanaz Azari, qui vit en Belgique depuis l'exil de ses parents après la révolution. Dans *Salaam Isfahan* (2010), elle filme en plans fixes des passants à qui elle demande si elle peut les photographier. C'est l'occasion d'entrer en contact avec un peuple qu'elle réapprend à connaître et qui est sur le point d'être bouleversé par les événements de 2009. Cette façon de faire sourdre la révolte en hors-champ, par un montage son subtil, questionne

aussi son propre statut d'exilée : « *Je cherche dans mes films à mesurer la distance qu'il y a entre l'Iran et moi plutôt que de filmer l'Iran directement. J'ai quitté l'Iran toute petite, j'y suis retournée de temps à autres, mais je ne peux pas faire comme si j'y vivais encore. Je dois raconter cette distance.* »

Les forces vives de cette génération née au moment de la révolution islamique sont dispersées, mais le jeune cinéma iranien puise sa vigueur dans l'alliance entre les enfants de l'exil et leurs contemporains élevés en Iran : ils ont en commun le souci de redonner voix au peuple, et y parviennent malgré la censure. Cependant, il ne faut pas oublier que l'État iranien sait faire très mal : Keywan Karimi, 31 ans, a été condamné à un an de prison et 223 coups de fouet pour propagande antigouvernementale et insulte à la religion à cause de son documentaire *Writing on the City*, sur les graffitis de Téhéran. Comme une piqûre de rappel à ceux qui penseraient que la libre parole est acquise en Iran.

Hugues Perrot
Propos recueillis à Paris,
le 25 novembre.

— HEAD
Genève

Kawasaki Kuro de Sayaka Kubo © 2010 - 40x

Département Cinéma/cinéma du réel
Informations et admissions 2017
www.head-geneve.ch

Portes ouvertes
Vendredi 20 janvier de 14 h à 19 h
Samedi 21 janvier de 10 h à 18 h

Suivez-nous sur

HES-SO GENÈVE
Haute Ecole Spécialisée
für Kunst und Design